Fonction et utilité du patchwork littéraire

PREMIERE RESPIRATION : ALICE ET LE LIVRE DES MORTS

Maternité, acrylique et crayon sur papier cartonné
© Xavier Hiron, 2002

ALICE ET LE LIVRE DES MORTS

Son oncle Tom, disait sa mère, avait été un homme extravagant. Du moins, c'est ce qu'elle racontait, parfois, lorsque Alice, encore toute jeune fille, la questionnait à son sujet, ne lui répondant jamais autre chose que cette assertion qui lui semblait cruelle : « un homme extravagant. » Et elle disait ceci d'un ton qui faisait supposer que la sentence qu'elle énonçait ne devait *en aucun cas* être remise en cause. Ce qu'en sut seulement la fillette, c'est que son oncle Tom était parti, il y avait fort longtemps de cela, tandis qu'Alice n'était encore qu'une vague idée brumeuse sur la terre. Qu'il s'en était allé voyager sur les bords du Zambèze, un fleuve gigantesque de l'Afrique équatoriale. Et s'il était parti ainsi, c'était soi-disant pour y découvrir l'un des plus fabuleux palais ayant jamais existé sur la terre. Mais de ce voyage-ci, l'oncle Tom n'était jamais revenu.

Toutefois, avant de partir, averti d'une naissance prochaine, cet oncle Tom avait pris grand soin de laisser à sa sœur, la mère d'Alice, un livre étrangement illustré de mille couleurs criardes, en tant que futur cadeau de baptême. Et c'était toujours lorsque sa mère lui lisait le livre énigmatique que, se remémorant péniblement une indécise silhouette empruntée à quelque vague et obscur souvenir inventé, la fillette, toujours fidèle à elle-même, lui reposait la même question : « Et quand reviendra-t-il, mon oncle Tom, ce parrain qui ne m'a jamais vue ? » disait-elle d'une voix qu'elle laissait traîner nonchalamment dans un silence profond.

Feignant de n'avoir rien entendu, la mère se replongeait assidûment dans la lecture fastidieuse du livre de Tom, l'abordant un peu plus vite et d'une voix légèrement plus assourdie, comme empreinte de cette souterraine volonté de s'y soustraire enfin ! Mais elle ne pouvait s'y résoudre totalement, cependant, tant les demandes répétées de sa fille, édictées chaque soir avec plus d'insistance que la veille, confinèrent bientôt à de la véhémence : « Dis maman, me liras-tu le livre de mon oncle Tom, ce soir, avant de m'endormir ? Oh, maman, me le liras-tu, s'il te plait, ce livre de mon oncle Tom ? »

Et la mère, aussitôt, se soumettait au désir de sa fille, se remettant à parcourir pour la énième fois, d'une voix claire et mesurée, blottie dans la piètre pénombre de la chambrée, ces lignes embrumées que l'ouvrage, sujet de la vindicte échevelée de sa fille, lui imposait. Et la jeune fille, recueillie et attentive, écoutait, absorbée qu'elle était par le flot des paroles qui se déversaient sur elle. Puis, sous la scansion déclamatoire des phrases s'instaurait, dans le fond de la pièce, une manière de souffle grandiose : une poésie sournoise qui ne se laissait deviner qu'à peine, mais attirait à elle toutes les pensées frêles de l'enfant, comme pour les cristalliser en son sein.

Pour Alice, ce charme agissait invariablement, telle une sorte de fluide impalpable, une manière de rituel : la mère lisait, tandis que la jeune fillette, tout entière à son écoute, vagabondait en pur esprit, avant de finir, à l'issue de quelques longs instants d'une errance labyrinthique, par s'endormir. Mais elle le faisait doucement ; si lentement, même, semblant vouloir prendre le temps nécessaire pour flâner en chemin : un chemin ressemblant peu ou prou à celui des écoliers. Pendant que les mots énoncés par sa mère tombaient un à un dans l'escarcelle de sa pensée, les images naissaient à mesure. Puis, bientôt, elles s'animaient, s'ébaudissant sous la pénombre intense de la chambrée, dans cette moiteur mi-répugnante mi-chaleureuse

des soirs d'été. Et Alice, en toute patience, l'une après l'autre, se les accaparait.

* * *

Oui, elle se les accaparait, prenant pour elle leurs effigies, et se rassérénait de leur présence. Car bien que fluides et mouvantes, elles venaient emplir le fond opaque de la pièce, ces consistances impalpables, tapies au vide assombri de son espace. Des têtes surgissaient : des chacals, de prime abord. À leur suite, des crocodiles s'agitaient dans une sorte de danse opiniâtre, que suivaient des serpents affolés et des faucons à bec crochu. Tous ces regards luisaient sous leurs parures de fantômes et se posaient fixement sur vous, pour briller longuement dans la lagune odoriférante du soir.

Mais Alice ne s'en effrayait pas. Non : elle les adorait même, ces compagnons du soir, camarades de sa vie, ces comparses de derrière le miroir. Depuis longtemps déjà, dans son esprit infantile tout au moins, elle les côtoyait. Elle les côtoyait depuis si longtemps en effet qu'elle n'aurait su dire qui, d'eux ou bien d'elle, avait eu la patience d'adopter la partie d'en face, comme l'étrange alter ego d'un duel imparfait. Cependant, chacun restait à distance respectueuse de l'autre : eux qui, tout là-bas, dansaient au fond de leur canyon irréel ; elle qui, dès lors, commençait inconsciemment à s'ensommeiller.

Dans ce petit univers qui se formait lentement tout autour d'elle, dans cette terrible apathie de son enfance qui déjà languissait, rien ne comptait plus, pour Alice, que le son clair et chaud de la voix de sa mère déclamant, dans un ordre établi à l'avance, cette pléiade de mythes hallucinés. Pour ce faire, celle-ci empruntait les mêmes intonations feutrées de la veille, les mêmes modulations de sons qu'elle semblait pourtant libérer à

regret. Pour le moins, ces histoires paraissaient insensées, pour l'esprit non pleinement formé d'Alice. Son âme, cependant, ne demandait qu'à surgir au monde foisonnant des pensées, fussent-elles obscures ; et qu'à s'épanouir dans l'univers brumeux des images non assurées qui, sur le long fleuve aride de la vie, semblaient vouloir flotter pour toute éternité.

En suivant son petit bonhomme de chemin sous la cloche sonore de sa conteuse d'histoires, perdue dans ce dédale des rythmes ambigus, au cœur de ces phrases étirées comme un océan, elle s'identifiait souvent, Alice, à cette autre figure de légende dont l'abreuvait parfois sa mère. Oui, elle devenait alors comme un double du petit chaperon rouge qui se serait égaré dans le cénacle épais des mystères de son passé.

* * *

Parfois, du fond des paysages, Alice voyait surgir des décors esquissés, aux contours obscurcis de fumées. À sa demande, l'encens brûlait toujours sur sa petite table de chevet, sous cette auréole peureuse de la lampe, et cela expliquait cette impression brumeuse qui ressortait des scènes animées. Parmi elles, Alice jurait avoir perçu, et ce en plus d'une occasion, la silhouette imposante, bien qu'imprécise, de son oncle Tom en personne. Sous un chapeau feutré, son œil sombre s'allumait d'un éclat chatoyant, arborant cet air calme des grands conquérants, dans sa tenue admirable d'aventurier. Tout empreint d'assurance, affichant comme un semblant de connivence dans le regard, il paraissait contempler, lui aussi, ce ballet bigarré de personnages fabuleux mêlés d'animaux. Et ainsi composé, ce défilé était à tout le moins haut en couleurs, et pour tout dire quelque peu outrancier, sous son allure préfabriquée…

D'où tenait-elle, Alice, cette image imprécise de Tom enchâssé dans sa tenue saharienne, arborant cette attitude

farouche des chercheurs aux aguets ? D'où lui venait-elle, cette vision argentine se superposant aux dessins rigides qui surgissaient du fond de son âge ? Sa mère lui en avait-elle parlée, un soir, avec tant d'insistance que cette évocation verbale avait fini par prendre corps dans son esprit tremblant ? Avait-elle su trouver, un jour, par quelque mystérieuse journée ensoleillée, volontairement ou bien par hasard, les mots évocateurs qui lui avaient permis de se construire mentalement cette sérieuse effigie ?

Cela, somme toute, paraissait fort douteux, même à son esprit d'enfant pourtant mal établi. Et cela l'était d'autant plus que sa mère, peu encline à la moindre confidence, ne se laissait jamais aller à évoquer spontanément les choses du passé, comme si, lorsque celles-ci remontaient à la surface de sa conscience, elles la perturbaient encore. Car en effet, malgré le temps inconsistant qui avait fini par s'interposer entre son frère Tom et elle, son souvenir l'agressait toujours, psychiquement parlant, et ce de manière durable, malmenant en elle cette quête futile de la tranquillité et du repos.

Ce ne fut que quelques années après ces évènements que, faisant un retour en arrière sur ce passage étrange de sa vie, Alice compris que cette image lui était venue de façon très inopinée, tandis qu'elle compulsait, blottie dans la chaleureuse cavité des bras de son père, un gros album de toile grise. Ce précieux volume était d'ordinaire tenu caché des regards indiscrets, sur la plus haute étagère du salon. Il rassemblait cependant, pour quelques rares moments d'une intimité partagée, les souvenirs marquants concernant la famille, compilés en une suite de petites photographies aux bords dentelés et jaunis.

Durant cette soirée, lors de cet insolite cérémonial collectif, il ne lui avait pas fallu plus d'un instant pour s'imprégner de cette silhouette bénie. Il ne lui avait fallu qu'un

seul coup d'œil jeté à la dérobée, et ce mentor virtuel et furtif, dès lors, ne fut plus, pour elle, un total inconnu : cet immuable absent était devenu réalité…

* * *

Dans les derniers temps, avant que ne cessent les lectures maternelles, Alice se passionna pour les représentations un peu confuses que recelaient les dernières pages du livre. On y voyait surtout - ou bien Alice se souvenait essentiellement de cela -, mise en images, l'histoire d'un homme étendu raide sur une table et que l'on s'ingéniait, à l'aide de fort curieux procédés, à vider de ses viscères. Puis, délesté de la totalité de ses entrailles, on en venait à l'enrubanner d'une multitude de bandelettes, au point de le faire ressembler à ces cocons d'où surgissent, habituellement, de merveilleux papillons colorés.

Au reste, l'histoire de l'homme en question lui paraissait quelque peu semblable à celle d'un cocon, car il cherchait ensuite à traverser des mondes, naviguant dignement sur des barques d'une noblesse ancestrale, aux allures millénaires. Pour finir, il se présentait devant un cercle de jurés, s'entourant de toutes les créatures fantastiques du lieu - sorte de représentation grandiose d'un panthéon ancien dont Alice adorait retrouver l'irréelle intrusion où brillait son imaginaire -.

Il y avait aussi, par-dessus tout cela, l'histoire d'un vase. C'était apparemment un secret bien gardé. Un secret qui renfermait, selon le récit mythique qui lui était conté, le cœur malade de l'homme. Mais, de ce détail nébuleux de l'aventure du mort, Alice garda longtemps un souvenir distant et comme respectueux, car elle ne comprenait pas bien l'austère réalité que ces dessins voulaient lui signifier. Cependant, dans ce moment de poésie pure qui avait su la transcender, elle eut

souvent le sentiment précieux d'avoir su côtoyer le mort lui-même (ou, à tout le moins, d'avoir su pénétrer une partie infime de son univers).

Puis, invariablement, le sommeil s'emparait d'elle. Avec tendresse, il s'insinuait en elle, tel qu'un traitre investit un fortin. Il s'emparait aussi de son esprit et de tout ce monde intangible des choses rêvées qui, tout autour d'elle et en permanence, basculait. Entre le halo de la nuit et la multitude des yeux qui brillaient dans le noir, perdue entre les babines rouge sang et le silence qui ruisselait, la lune étincelante s'installait, lointaine et inaccessible. Puis plus rien ne venait. Rien ne se lisait plus au sombre de ses yeux et le silence ainsi perdurait, jusqu'à ce que revienne vers elle un nouveau matin.

Il en fut ainsi des soirs durant. Oui, en l'occurrence, il en fut ainsi des mois entiers. Ses mois entiers furent ainsi bercés par ce mouvement délicieux du sommeil qui s'emparait d'elle, par ces images pénétrantes qui la taraudaient. Des mois entiers à sombrer merveilleusement, jusqu'au soir où, exaspérée par cette insistance véhémente qui ne cessait d'augmenter en elle, mue par une conviction toujours plus ardente, la mère, dans un accès de colère qu'elle ne sut réprimer, se refusa à répéter l'histoire d'un mort qui, au demeurant, la mettait de plus en plus mal à l'aise.

* * *

La décision tomba, brutale. Tranchée et irrévocable. De son côté, la fillette s'en offusqua. Fit mine de gémir, de blêmir. De suffoquer, même, allant jusqu'à menacer sa mère – oui, sa propre mère ! -, incapable qu'elle était, elle, dans sa fureur aveugle, d'exercer le moindre contrôle sur son humeur. Pour tout dire, elle porta cette idée du caprice à son paroxysme. Mais rien

n'y fit : la mère, que la comédie de sa fille avait excédée au plus haut point, restait, cette fois-ci, déterminée et inflexible… Et le schisme, bientôt, entre les deux femmes, fut entièrement consommé.

Pour la première fois, Alice s'endormit, exténuée de rage. Malgré cela, elle restait entourée de la chaleur diffuse de ces images adorées, les chérissant du mieux qu'elle pouvait. Pour autant, elle s'effrayait déjà de les voir s'amenuiser et disparaître au loin… Aussi, lorsque la nuit fut entièrement tombée, se réveillant en sursaut sans rien reconnaître autour d'elle, elle se mit à pleurer, seule et abandonnée de tous, cachant sa peine et sa fureur au creux de ses draps blanchis, son petit corps blotti contre le grand mur froid de sa chambre insipide.

Puis, endormie de nouveau dans cette nuit de solitude, les animaux l'entraînèrent plus avant encore dans leur danse macabre, dans cette funeste fantaisie d'outre-tombe, dans le dédale souterrain de prières expiatoires. Et Alice y entra, ce soir-là, plus librement qu'elle ne l'avait jamais fait, découvrant un univers exaltant qui, jadis, la rebutait de peur.

Car c'est ainsi que, parfois, en nous resurgissent nos frayeurs ancestrales. Nos vieilles angoisses, parfois, refont surface de la sorte, attisant le feu de nos consciences, tandis que la vie même nous rend plus disponibles à leurs terribles enseignements, nous emmenant gravir, toujours à point nommé, une étape bienheureuse de la maturité.

Cependant, à son réveil, la nature avait bien changé, tout autour d'Alice. Lorsqu'elle descendit, traversant le grand hall ; lorsqu'elle s'avança sur le blanc perron, tenant la rampe de pierre brute, un froid minéral lui glaça les os. Elle entra sur cette plage immaculée des graviers comme on entre sur une scène, le cœur noué d'effroi et tenaillé d'envie, et le crissement que son pas provoqua sur les nodosités mouvantes la fit tout d'abord

sursauter. Elle s'y coula pourtant, pensive et apeurée, espérant atteindre avec bonheur son refuge habituel. Mais elle s'aperçut bien vite que la chaleur du bosquet d'arbres ne lui faisait plus le même effet qu'auparavant. Jusqu'à cette herbe grasse où d'ordinaire elle aimait à se rouler, l'esprit enjoué et le cerveau rempli d'ivresse - et qui tout à coup ne paraissait plus tout à fait la reconnaître !

Alice se sentait dépitée. Et pourtant, elle était consciente du fait qu'elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même. Elle se tourmentait l'esprit, désespérée par l'absence de brise dans l'air, par cette aigreur nouvelle du soleil. Elle déambulait ainsi, sans ordre ni pensée, parmi le vide puissant qui l'entourait dans ce grand ciel inhabité, et sa vie, soudain, lui sembla comme s'être au loin égarée. Que faire de sa journée ? Qu'entendre de nouveau, sous la ramée ? C'était à peine si, dans le lointain, de lourds chevaux battaient encore la terre ou le pavé ; et comme si aucun ancien grain de blé ne saurait plus devoir germer en ces vastes contrées délaissées.

Étaient-ce ses yeux qui, en elle, avaient changé ? Car de ces fabuleuses légendes dont elle aimait à se parer autrefois, il ne restait rien de tangible. Plus rien n'était, pour elle, ni accessible, ni même intelligible, perdu dans le vide suspendu qui flottait. Les oiseaux qui voletaient n'avaient plus, de l'hirondelle féconde, cette élégante vivacité. Et sans aucune palombe pour l'habiter, Alice n'entendait plus le bosquet roucouler, ni s'esclaffer ses plaisirs indiscrets…

* * *

Les allées passées, elle s'approcha du grand bassin cerné de pierre, à la courbure brisée par quatre lobes imparfaits, au centre duquel un fin jet d'eau montait puis retombait

mollement, dans cette demi clarté du jour. Des reflets y bruissaient, accompagnés de mouvements étranges qui semblaient vouloir, de façon bucolique, venir s'y prélasser. Elle, avançant vers leur fragile fugacité, les vit se détendre, ou à l'inverse être compressés, puis s'élargir amplement, pour enfin se dérober à la frêle pénombre qu'ils avaient créée, mus par une confuse vivacité. Mais aussitôt, ils réapparaissaient dans l'autre sens, puis disparurent de nouveau, sans totalement se décider sur le tracé qu'il convenait pour eux d'emprunter. Ces atermoiements furent, pour Alice, perçus tel un ballet des anges qui se serait levé dans un ciel inversé, qu'un silence spécieux se proposait d'inonder.

Alice s'approcha au plus près, afin de se pencher au-dessus du bassin. Le poisson qui y vivait d'ordinaire s'agitait à ses pieds, à moitié indifférent à ses inquiétudes de jeune fille. Elle tenta bien de l'attraper une nouvelle fois, mais combien de tentatives avaient-elles déjà été faites sans jamais obtenir la moindre réussite ? Elle avait utilisé maints stratagèmes éculés, ne réussissant, au mieux, qu'à effleurer le voile délicat de sa nageoire dorsale. Et combien de fois, ayant allongé la main pour tenter de le capturer avec fermeté, ses échecs s'étaient-ils subitement transformés en crises de fous rires ou, au contraire, soldés par des accès de rage, mêlés de larmes insidieuses ?

Elle savait cela au fond d'elle-même. Mais aujourd'hui était un jour différent : un de ces jours sans entrain, où tout paraissait fade et morne dans le paysage. Comme s'étalant sans vie au-delà des vallées brumeuses qui s'étendaient aux limites de la propriété, le tout plombé par un ciel maussade…

C'est alors qu'il est arrivé. Alice n'aurait su dire par où il avait cheminé, ni même si elle l'avait entendu venir. Mais soudain, il était là, se tenant droit à côté d'elle. Lentement, à gestes mesurés, il se mit à contourner à moitié le bassin, puis se pencha à son tour sur l'onde qui miroitait. Il se mit à contempler

la minuscule tâche rouge qui filait désormais d'un bord à l'autre de la lice de pierre. Enfin, il s'assit calmement sur son rebord. Ayant considéré un instant le poisson qui glissait sous sa nappe d'eau luisante, il releva la tête et dit enfin : « Ainsi, c'est toi qu'on appelle Alice ? »

Celle-ci était très effrayée, car l'intrusion d'un personnage inconnu dans son univers quotidien était un fait si inaccoutumé, si inattendu qu'elle n'avait jamais imaginé qu'un tel événement fût possible. Aussi mit-elle un temps qui lui parut immensément long à s'habituer à cette présence indésirable. Au reste, persistant dans sa méfiance, elle se tint, pour l'occasion, telle qu'on le lui avait enseigné : c'est-à-dire *sur ses gardes.* Et elle sentit combien, au fond d'elle-même, il n'aurait pas fallu grand-chose pour qu'elle se mette à hurler.

L'homme qui se tenait près d'elle paraissait être d'un certain âge, sans pour autant mériter le qualificatif de vieille personne ; terme qu'elle savait d'ailleurs être perçu d'une manière péjorative par les adultes. Disons qu'on pouvait raisonnablement supposer, à voir sa stature un peu courbée, ses lorgnons biscornus posés sur son nez à ailettes et à brutalement considérer sa longue barbe grisonnante, que cet homme avait certainement vécu. Qu'il avait voyagé, sans jamais s'être arrêté nulle part. Sans s'attacher à nulle terre de promesses, il avait dû poursuivre, autant que faire se pouvait, des pensées aussi claires qu'était chaude sa voix, des chimères aussi belles que ses propres chimères à elle, ou des magies plus puissantes que ses rêves inviolés.

* * *

C'est ce que se disait Alice, tandis qu'elle s'abandonnait à le dévisager. Par ailleurs, l'écho grave de sa voix flottait

toujours dans l'espace vide du temps, résonnant lourdement dans sa tête de jeune fille, même si de longues minutes s'étaient déjà écoulées depuis que l'homme s'était mis à parler. Au cœur de cet écho qui traînait mollement dans le corps de l'allée, en attendant vainement qu'on lui répondît, Alice éprouvait le sentiment d'un homme au grand savoir, sage et cultivé. Et cette éducation notoire lui restait, traçant comme un lien ténu avec un lointain passé qui, malgré le lent mouvement de la vie, subsistait en lui.

Il y avait aussi ce long regard intense qu'il prodiguait, bleu et limpide comme une mer d'été ! Cette courbe de l'orbite qui, sans mouvement aucun, sans même sourciller, abritait le sourire des prunelles rieuses, qu'accompagnait l'éclat châtain d'une mèche ! Oui, tout cela venait confirmer que l'homme qui se tenait à quelque distance d'elle était d'une austère bonté, d'une profonde générosité : de celles qui sont irrémédiablement enfouies au fond des êtres par le délire des hommes et l'incessant tourbillon de la vie…

« Mon nom est bien Alice » déclara-t-elle, arborant un faux air ennuyé et détournant les yeux de l'inconnu. Mais ce faisant, elle omit de demander à l'étranger d'où lui venait le fait qu'il connaissait son nom… Lorsqu'elle se rappela cela, tout comme ce qu'il était séant de dire en de pareilles circonstances, elle releva la tête dans un souffle oppressé, mais ce fut pour s'apercevoir, muni d'un étonnement plus grand encore, que, derechef, l'homme avait déjà disparu ! Ce qui ne manqua pas de susciter en elle un sentiment proche de l'effroi.

Le jour suivant, Alice retrouva l'homme assis à la même place, semblant l'attendre. Le poisson était toujours là, naviguant librement dans le bassin. Le temps, comme la veille, était maussade et donnait des reflets grisés aux ombres liquides du bassin. Les nuages et les arbres y présentaient leurs têtes renversées. Cette fois, c'est Alice qui, d'emblée, brisa le silence :

« Lui, il ne dit jamais rien ! » s'exclama-t-elle vivement, tout en désignant l'animal aquatique - comme si le contraire eût été l'évidence.

Le vieil homme ne s'arrêta pas à cette remarque fantaisiste. Il lui montra longuement le poisson qui glissait dans son élément, lui démontrant combien il était beau. Ses mouvements, en effet, étaient fluides et animés d'une aisance saisissante, qu'on eût pu qualifier d'aérienne. L'homme fit comprendre à Alice, en quelques mots choisis, que c'était pour cela qu'elle l'aimait. « Sans ces caractéristiques de liberté et sans ce bassin qui le contient – tout comme ton cœur contient, lui aussi, son image que tu chéris - tu ne pourrais pas l'aimer comme tu l'aimes » lui dit-il en substance. « Son silence est pour toi tout aussi indispensable que le sont, alternativement, sa vivacité et sa langueur. Son silence fait partie intégrante de sa présence. Il participe de ce mystère dont il t'inonde en permanence - sans même que tu le devines, un peu à ton insu -. C'est pour cela que son silence t'est primordial. »

« Je ne suis pas bien sûre de comprendre » répondit-elle. « Et puis, somme toute, pourquoi me raconter cela ? Pourquoi me dire toutes ces choses-là ? » lui rétorqua-t-elle.

« Parce que l'idée même de la mort débute toujours par la conscience de l'autre » déclara vertement le vieil homme. « Pour être plus précis encore, ajouta-t-il, l'idée de sa propre mort prend toujours forme avec la conscience de la mort de l'autre. Et ceci va de pair avec l'attachement que l'on porte au monde et à ceux qui le peuplent, dans leur immense grandeur ou leur infinie petitesse. Vois donc ce poisson : pourquoi l'aimes-tu autant ? Certes, c'est une vraie splendeur, cette cuirasse agile, un véritable don de la nature. Le plus souvent, il brille au soleil, se prélassant sous le demi-jour, se jouant de l'ombre ou des éclairs. Il est telle une pierre précieuse, un trésor irisé d'écailles qui chatoierait au monde - et c'est pour toi seulement qu'il brille

ainsi… ! Ce n'est donc pas uniquement un poisson - je veux dire : un poisson quelconque - ; mais son existence crée un lien permanent qui vous relie l'un à l'autre. »

Après une courte pause, l'homme surenchérit : « C'est vrai qu'il est beau. Veux-tu que je te le donne ? » Puis sans même attendre la réponse qu'aurait pu formuler Alice, l'homme se baissa promptement vers le bassin, plongea la main d'un coup sec à l'endroit précis où bullait le poisson, et ses doigts se refermèrent sur lui à une vitesse prodigieuse. Lentement, l'homme retira de l'eau son poing serré qui gouttait, puis tendit sa main refermée vers Alice. Plus lentement encore, il rouvrit les doigts un à un et, dans cette paume calleuse qui s'offrit à elle, Alice eut la surprise de constater que le poisson s'était transformé en un somptueux bijou translucide et doré.

« Mais il est mort » s'offusqua-t-elle, armée d'un réel dédain. Et mue par un élan d'horreur, elle arracha le bijou en question du centre de la paume et le rejeta vivement dans l'eau.

* * *

Bien sûr, dès l'hiver suivant, Alice ne voulut plus grandir. Elle restait là, boudeuse, dans un coin à demi éclairé de sa chambre, et sa mère ne pouvait qu'à très grand' peine, et seulement pour satisfaire aux nécessités les plus extrêmes de la vie sociale, la faire sortir de sa tanière. On appela bientôt le médecin, qui vint la voir souvent, depuis cet hiver-là. Alice s'était habituée tant bien que mal à ses visites importunes, mais sa mère en était devenue plus inquiète encore, plus facilement irascible. Pourtant, elle ne voulait en rien brusquer sa fille par des manières trop impérieuses. Il s'en était suivi un jeu de rôle un peu délicat où Alice, dans sa douleur, ne supportant plus la moindre contrariété, cherchait à se soustraire par tous les

moyens au monde étroit que représentait la petite maisonnée, tandis que la mère, ne désirant nullement la laisser se perdre dans les dédales fumeux de sa chambre, oscillait entre désir de fermeté et sentiment de lâcheté.

Car c'était bien là que se jouait toute l'intensité de cette déraisonnable attitude juvénile : dans le fond sombre de la chambre d'Alice, sur cet arrière-plan où elle continuait de voir danser, bien que s'estompant un peu plus chaque jour, les formes affadies des animaux qui l'avaient accompagnée durant les heures de sa première enfance. Et ils se dandinaient encore, d'un air provoquant, plus ostensiblement qu'ils ne le pouvaient réellement, dans la pénombre obscurcie de la pièce. Puis venaient se parer de légendes et de mythes, ayant, bien malgré elle, comme pris possession des lieux et s'étant installés au cœur même de la conscience fébrile de la jeune fille.

Non, ce n'était pourtant pas de la démence ! Ce n'était pas non plus un état d'autisme larvé ou une vaine rébellion vindicative. Non, c'était plus que cela ! Car Alice avait décidé de ne plus grandir et, dans les faits, elle ne grandissait plus, tout simplement. Elle avait décidé de ne plus croire les grandes personnes. De ne plus tenter de faire partie de leur univers ; et ce faisant, elle ne les écoutait plus. Elle avait décidé de ne plus accorder la moindre confiance à quiconque et, pour se faire, tenait jalousement gardé au fond d'elle le souvenir ému d'une période où les images l'enveloppaient. C'était un temps béni où sa personne n'avait strictement rien à penser, où elle n'aurait qu'à se laisser bercer par le concert émouvant des mots que sa mère avait puisé pour elle, au livre inique des croyances antiques.

Et la réalité était bel et bien qu'Alice ne grandissait plus. Elle ne mangeait plus guère, il est vrai, ne se levant pas plus qu'une à deux fois par jour, vivant dans une sorte d'état vaporeux de la pensée. Toute activité physique, qui lui déplaisait

d'ordinaire haut plus au point, la rebutait désormais d'une manière encore plus exagérée. Alice vivait dans la pénombre d'une profonde lassitude réinventée au jour le jour ; d'un ennui tenace et d'un refus réitéré, et ni sa mère ni son père ne purent jamais venir, malgré tous leurs efforts conjugués, à bout de cet orgueil qu'elle avait su placer au fond même de son lit.

Aussi, les visites devenues quotidiennes du vieux docteur vinrent-elles confirmer, aux yeux de ses parents, cet état de fait malheureux : Alice ne grandissait *réellement* plus. Elle avait atteint une sorte d'état végétatif qui contrastait singulièrement avec la vitalité communicative qu'affichent d'ordinaire les enfants. À cet âge de préadolescence, tous se mettent lentement à se métamorphoser, à évoluer, à changer autant de corps que d'esprit, au point que leurs regards sur le monde s'en trouvent intimement modifiés.

Mais Alice tentait désespérément de rester elle-même. De ne rien changer à ce qu'elle avait été anciennement, afin de ne pas perdre, pensait-elle, ce qui l'avait depuis toujours animée au plus profond d'elle-même, et qu'une apparition soudaine avait fortement menacé. En fait, Alice résistait à cet envahissement d'un monde qui tapait doucement à la porte de son cœur et que, tel le loup du conte de sa mère, elle refusait de toute sa vigueur de laisser entrer dans sa chair.

Cela dura un an au moins. La mère d'Alice, en secret, se rongeait les sangs, ne sachant plus comment prendre sur elle pour accepter cette situation surréelle et dont, au demeurant, elle ne pouvait plus démêler si elle lui était ou non imputable. Au fond d'elle-même, elle se sentait bien un peu coupable ; mais le vieux médecin lui avait expressément recommandé de ne pas revenir sur son refus de lire le livre, source probable de la discorde familiale. Le père, que des absences répétées tenaient éloigné de ce drame, ne réapparaissait de temps à autre que pour mesurer si, oui ou non, il y avait eu, dans l'intervalle, un

progrès notable de la situation. Au comble de l'impuissance et sans ajouter ni un seul geste ni aucune parole, il repartait tout de go vers un nouveau naufrage…

* * *

Puis insensiblement, ce jour s'était rapproché d'elle. Et ce jour, enfin, était, pour elle, advenu ! Finalement, il était là, le jour sacré auquel elle ne pensait plus guère, mais qui s'était caché dans une case secrète du grand calendrier. Car soudain il fut là, le jour glorieux de son anniversaire !

Alice en fut plus troublée qu'elle ne l'aurait de prime abord imaginé. Quelque chose dans l'air et dans le ciel la mettait mal à l'aise, comme si elle était parvenue à un quelconque désaccord avec elle-même. Quelque chose la poussait à se lever de nouveau, de bon matin, alors que le temps gris de l'hiver s'étalait devant elle et que, glaciale et figée, la nature environnante demeurait vide de toute perspective.

L'allée de graviers blancs crissait autant qu'elle pouvait le faire dans le silence, tandis qu'elle appréciait se promener dans le grand paysage de son enfance. L'horizon laissait traîner derrière lui sa longue et triste vapeur brumeuse, comme une écharpe dans laquelle il aurait cherché à se draper. Ses pas, Alice le savait, la conduisaient irrémédiablement vers le bosquet au centre duquel le bassin l'attendait. Ce dernier, lui non plus, n'avait pas reçu sa visite depuis si longtemps ! Mais il restait blotti à sa place assignée, l'attendant bien sagement. Le froid transperçait les os d'Alice qui n'avait pris, comme unique précaution, qu'un maigre châle de laine jeté à la hâte sur sa chemise de nuit.

Alice savait que le bassin l'attendait dans cette bruine venue du nord. Il lui semblait tout à fait naturel qu'elle soit à nouveau attirée par cet endroit si familier où, peut-être - mais elle ne savait plus très bien combien de temps un poisson était capable de vivre - la petite tache rouge à nageoires orangées, transie par la température glaciale de l'hiver, avait dû se réfugier entre les pierres grises de son abri.

En fait, Alice ne vit rien : rien qui soit enchanteur, comme elle l'avait un instant espéré ; ni rien de décevant non plus. Pas une tache qui remuait ; pas un seul voile diaphane qui, lentement, comme une interminable pulsation de son cœur, se serait agité. Non, elle ne vit rien qu'une fine couche d'eau gelée qui s'était formée à la surface du bassin, troublant la vue que l'on portait sur le fond lisse et cimenté de sa cruelle construction.

Tout entière à sa réflexion, Alice contemplait ce spectacle auquel elle ne s'était pas préparée. C'est alors qu'elle entendit, venant de derrière elle, ces quelques crissements imperceptibles qui fendirent le silence. Le vieil homme était là. Il était revenu le jour même de son anniversaire. Ses cheveux avaient un peu blanchi, certes. Ses épaules s'étaient encore plus voûtées, semblait-il. Mais il était resté globalement le même, avec son pardessus grisé, portant sur son nez les mêmes lunettes posées un peu de guingois ; ayant le même regard illuminé et rayonnant sur son visage poupin !

À nouveau, ce fut Alice qui entama la conversation.

« Tu n'as pas été très gentil avec moi, la dernière fois » lui confia-t-elle, sans pour autant donner l'impression de lui faire un reproche. « Je veux dire, ajouta-t-elle, que je ne sais plus très bien ce que je dois aimer le plus : le bijou de pacotille que tu m'avais offert, mais que j'ai rejeté à l'eau, ou bien le poisson en lui-même. Et d'ailleurs, je ne saurais plus dire s'il est toujours vivant, au fond de son bassin, ou s'il est réellement mort, du fait

de ton vilain tour de passe-passe ? Remarque que je ne t'en veux pas. Mais tu n'es pas non plus revenu pour m'aider à trouver ce que je devais en penser, ni pour m'apprendre à lire ce qui se passait en moi. C'est pourquoi je me sens soulagée de te retrouver aujourd'hui. »

* * *

L'homme s'approcha du bassin comme il l'avait déjà fait par deux fois, durant l'année précédente, et, sans même esquisser le moindre mot, s'assit sur la bordure, à l'endroit exact qu'il avait déjà occupé. Il contempla l'eau gelée avec une grande attention, comme il l'avait fait de l'eau vive. Puis, comme avant, dans une attitude identique à celle de l'hiver précédent, il releva la tête et irradia de son regard le foisonnant silence qui les enveloppait.

« Comment faut-il faire pour être heureux ? » demanda encore Alice. « Oublie ce que tu as vu et suis ton propre chemin, comme le fait le poisson, comme le fait l'hirondelle. Va, suis ton idée, sans jamais vouloir biaiser avec tes propres sentiments ni vouloir t'arrêter. Il faut que ta vie s'accomplisse d'elle-même, pour qu'elle soit à même de se remplir, peu ou prou, des êtres qui te sont chers : il n'y a aucun moyen de déroger à cette règle. Pour autant, lorsqu'on l'a acceptée ; je veux dire, lorsqu'on l'a réellement faite sienne au plus profond de son âme, cette règle nous apporte la force nécessaire pour que s'accomplisse le chemin de nos vies. Ou plus exactement, pour qu'il soit à même de se remplir des beautés salvatrices de la vie. Je crois que tu comprends cela, n'est-ce pas ? » lui demanda-t-il.

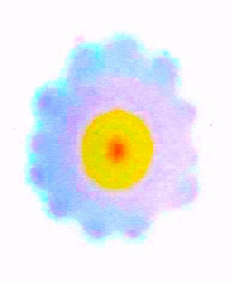
« Je ne sais pas très bien. Peut-être que oui… » répondit pensivement Alice. Après un long silence, elle esquissa un bref

sourire : « Peut-être que je comprendrais mieux avec le poisson » lança-t-elle.

L'homme, qui depuis son arrivée tenait le poing serré contre sa jambe, l'approcha lentement de la surface lisse de la glace. Y appliquant précautionneusement ses phalanges saillantes, il en brisa aisément la fine couche translucide. Puis il ouvrit les doigts. Malgré l'absence tenace de la lumière, le bijou miroita un instant dans sa paume. Puis il y eu un bref clapotement, suivi d'un vif éclair ! Le poisson, alors, se précipita vers le petit amas de pierres : vers son havre de paix où, en cette saison-ci, il aimait à se réfugier.

Alice était émerveillée : « J'ai compris » murmura-t-elle, à nouveau enjouée. Mais l'homme, entretemps, avait de nouveau disparu.

Ce ne fut qu'une vingtaine d'années plus tard qu'Alice, se remémorant incidemment le fil de ces évènements, se posa enfin la question de savoir ce que son oncle Tom était réellement devenu. Mais sur ce point, elle ne fut pas plus étonnée que cela de constater que, dans son proche entourage, nul ne put jamais lui fournir une réponse tangible.



Soleil n°5, fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron, 2019